Élodie Loisel
LES YEUX DU VIDE
AdA

LES YEUX DU VIDE

Élodie Loisel

PL
EDITIONS

20 octobre 2014
Milieu d'après-midi

Tes mains glacées, ton regard qui se fixe, je suis là.
Je suis près de toi, mais tu ne peux me voir.
Je suis les yeux du vide.

J.S.

C 1
CASSY

Le sang n'est pas un problème. Ce qui m'effraie le plus : ses paupières fermées et l'inertie de son corps. Cette fois-ci, je dois être forte, ne pas me laisser submerger par mes émotions, ne pas me laisser piéger par mes inquiétudes. J'irai jusqu'au bout, je sais, il m'observe. Rester concentrée, oui, rester fermement concentrée, ne pas penser, ne pas réagir, ne pas me dire que tout dépend de moi. Des gestes mécaniques, chirurgicaux, des automatismes appris durant des années.

Je m'approche de son ventre munie d'un scalpel ; ma main commence à trembler ; les infirmières remarquent mon hésitation et me dévisagent, anxieuses. Je suffoque. Tout à coup, la pression monte à la tête, je vacille légèrement.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

Je relève les yeux. Vêtu de sa blouse blanche de praticien, il entre en trombe dans la salle d'opération.

— Je vais m'en occuper, sors d'ici.

J'ai un bref mouvement de recul. Il me fixe, autoritaire.

— Cassy, dégage !

Je ne sais plus quoi faire, si je dois pleurer ou bien me taire. La seconde solution est la plus propice à la situation. Il m'arrache le scalpel des mains, j'entends seulement le grincement du plastique de ses gants sur l'acier de l'instrument tranchant. Je sors sans me retourner en détachant mon masque stérile. J'avale une grande bouffée d'air.

Quarante-cinq minutes plus tard, lorsqu'il revient, je fais toujours les cent pas dans le couloir, face à la porte du bloc opératoire. Je ne veux pas lui montrer mon désarroi. Mon avenir dans cet hôpital ne tient plus qu'à un fil et je viens sérieusement de l'effilocher.

— Je n'arrive pas à te comprendre ; tu es pourtant une obstétricienne remarquable. Une étudiante brillante, la meilleure — je ne peux pas superviser chacune de tes césariennes. Perdre tes moyens face à une femme enceinte est incompatible avec le métier que tu vises.

Il continue de marcher en me sermonnant et nous arrivons déjà dans la salle d'attente de l'hôpital. Les néons blancs

me font mal à la tête, à moins que ce ne soit ma garde de plus de 48 heures qui commence à se faire durement ressentir. Mon avenir, de plus en plus compromis, me paralyse ; j'ai du mal à suivre sa cadence.

Quand le docteur Jacques Stuart, médecin en chef du service de gynécologie de la prestigieuse clinique Austin, située dans les quartiers huppés de Montréal, ouvre la porte à deux battants, un homme tremblant d'angoisse nous fait face. Il tente de décrypter sur notre visage les signes évidents qui pourraient témoigner de l'état de santé de sa femme et de leur bébé. Se préparant presque au pire, il est à deux doigts de s'écrouler. Avec bonté, mon supérieur esquisse un profond sourire de bienveillance.

— Monsieur Bégin, votre femme va bien, elle est actuellement en salle de réveil. Comme vous le savez, il y a eu des complications pendant l'accouchement, mais la césarienne s'est très bien déroulée. Votre bébé est vigoureux, ou devrais-je dire « vigoureuse ». Les sages-femmes l'ont mise sous couveuse. Mais rassurez-vous, quelques heures suffiront. Maintenant, vous allez pouvoir rencontrer votre fille.

Le père souffle. L'Horreur s'évanouit — avide de drames, elle cherchera quelqu'un d'autre à qui porter malheur. Mais la petite Léonie ne sera pas de ceux qui nous quitteront jeunes.

— Je suis tellement heureux, il se passe la main sur le visage, j'ai eu si peur.

La nuance de sa peau blanchit de façon indécelable, je suis la seule à le remarquer. Il repense au pire, aux pères qui n'ont pas eu sa chance. Je ne peux m'empêcher d'imaginer ce que le docteur Jacques a évité en venant prendre ma place dans la salle d'accouchement. Je ne peux m'empêcher de me figurer ce qu'aurait été la vie de cet homme si je n'avais pas été à la

hauteur. Si j'avais supervisé cette opération et fait périr son bébé ou son épouse. Je n'ose le concevoir. Leurs paroles se noient aux confins de mon cerveau et je ne les écoute plus.

Je fixe la télévision située en haut à droite, l'heure y est inscrite : 15 h 55. Il s'agit d'un reportage sur une jeune fille blonde, celle qui a disparu il y a deux mois. Les images défilent sans aucun son. Je n'y prête pas vraiment grande attention.

Je retrouve mes esprits quand monsieur Bégin vient me serrer la main chaleureusement. Puis, il s'effondre sur la chaise et des larmes de joie roulent vers moi. Je ne suis pas à la hauteur, je dois m'y faire. Le travail qui me passionne, celui pour lequel j'ai étudié jour et nuit et fait tant de sacrifices, ce métier pour lequel je croyais être née, je suis incapable de l'exercer.

Mon chef me tire par le bras et, tandis qu'il m'amène vers son bureau, nous croisons deux sages-femmes. Elles s'approchent du papa de Léonie. Il va pouvoir connaître sa fille, la première rencontre : un instant inoubliable.

La fatigue s'empare de mon corps et je n'ai qu'une envie : partir me coucher, annuler la soirée pour fêter mon diplôme et aller dormir sous ma couette bien au chaud.

Le docteur Jacques me propose de m'asseoir face à lui. J'observe du coin de l'œil, par la fenêtre, un écureuil qui court le long du fil électrique.

Les feuilles d'érables nappées de fuchsia et de jaune pâle ont amené l'automne qui cédera sa place à cet hiver maussade et glacial que je déteste tant. Il cherche mon regard :

— Tu dois comprendre… je ne peux pas être constamment là. Que serait-il arrivé à ce nourrisson et à sa mère si je n'étais pas intervenu ?

— Je suis désolée. Veuillez m'excuser, Stuart.

Aucun autre mot ne me parvient, seulement des excuses banales qui me ridiculisent davantage.

— Tu as ta place dans cette prestigieuse clinique. Un jour, tu seras assise dans mon fauteuil, ton avenir est assuré. Nous en avons parlé des centaines de fois : quand les patientes sont allongées sur la table d'opération, leur vie est entre tes mains, leur vie dépend de toi. Prends de la distance pour faire ton travail correctement.

— Si je ne deviens pas…

— Tu deviendras une gynécologue-obstétricienne remarquable, mais si tu fais encore une erreur, ma proposition de poste s'envole. Est-ce que tu m'as bien compris ?

Son visage un peu rond, ses yeux rieurs, sa véritable bienveillance et son embonpoint naturel ne lui permettent pas d'être vraiment autoritaire. Pourtant, je le crois, je sais qu'il ne me laissera aucune chance : c'est de la santé d'un bébé et de sa mère dont on parle. Et malgré le fait qu'il me porte dans son estime, il ne prendra aucun risque pour entacher sa brillante réputation — elle ne compte à ce jour aucun accroc.

— Je suis tellement désolée, répété-je en bafouillant.

Sa secrétaire pénètre dans son cabinet, elle porte une liasse de papiers. Contrairement aux miens, ses ongles sont parfaitement manucurés.

— L'IVG de 16 h 00 vous attend, les auxiliaires sont déjà au bloc.

Elle parle d'un ton plat, égal. Une soudaine lassitude se lit sur le visage du docteur tandis que je me retourne vers lui, mais il adresse un sourire courtois à sa collaboratrice.

— Josiane, pouvez-vous m'attendre une seconde ? J'arrive. Je risque de rentrer tard, je dois prévenir mon épouse. Je vous remercie.

Elle repart en refermant la porte. Il s'adresse à moi

— Cassy, tant que tu auras peur des conséquences de tes actes, tu ne pourras pas opérer et tu te chargeras seulement des visites prénatales. Qu'en penses-tu ?

C'est pour moi une punition et il le sait ; quand je vais pour riposter et me défendre, il me coupe la parole net et sans aucun prélude.

— J'ai ton contrat dans mon tiroir, mais tant que tu ne feras pas tes preuves, je ne le signerai pas. Tu veux toujours ce poste ?

Je le veux, c'est certain, pourtant mon regard hésitant ne le convainc guère.

— Bien sûr, je riposte, vous le savez bien.

— Plus d'erreurs de ce genre et je te garde dans mon service. À présent, file te reposer.

— Souhaitez-vous que je vous seconde pour l'IVG ?

— Non, je crois que tu as ton diplôme à fêter ce soir. Je t'attends lundi matin à la première heure.

Je me lève, complètement abattue et lasse, et me dirige vers la porte. Le découragement affaisse mes épaules.

— Tu n'es pas trop fatiguée pour prendre le volant ? Ça va aller ?

Je décline de la tête en guise de réponse. Je suis presque dans le couloir, il continue à me parler.

— Une rupture, c'est long à cicatriser, mais tu vas t'en remettre, il faut laisser faire le temps.

Je dodeline de la tête encore machinalement — il me parle de Simon, mais je ne veux pas aborder le sujet avec lui. D'une part, il n'a pas le temps, et d'autre part, je ne souhaite pas mélanger ma vie privée à ma vie professionnelle. Lorsque je pars, je l'entends décrocher le téléphone, après avoir rangé quelques papiers, et appeler sa femme pour lui expliquer

pourquoi, encore ce soir, il ne pourra pas être là pour border ses enfants. Cette vocation est un don pour les patients, mais une calamité pour nos familles.

Je traverse les couloirs de l'hôpital ; la fatigue m'écrase, j'ai le dos voûté. Je ne sais pas si je vais avoir le courage de sortir en boîte de nuit avec Mégane. Je vérifie l'heure sur mon téléphone portable : à peine 16 h 00. Je vais pouvoir me reposer, je l'ai bien mérité. Cela fait des mois que je broie du noir, depuis ma rupture avec Simon. Je ne dois pas m'égarer davantage en pensant à lui. Cette sortie, j'en ai singulièrement besoin — mes amies vont me remonter le moral.

L'engouement revient — je dévale les escaliers à carreaux blancs de l'hôpital à une vitesse impressionnante. Mais les dernières heures de travail se font ressentir et me rappellent à l'ordre : j'ai la tête qui tourne, je suis prise de vertige. J'ai hâte de rentrer et de me faire couler un bon bain chaud. Je me relève grâce à la rampe et manque de peu de louper une marche. Je reprends la descente tranquillement et arrive enfin quelques secondes plus tard dans le hall d'accueil.

Quand les deux portes automatiques se referment, un vent brutal m'agresse. Il siffle dans mes oreilles et l'air violent m'oppresse, il va me rendre folle. Il s'engouffre sous mon manteau, je frissonne. Je remonte davantage la fermeture éclair du col et rapproche mon écharpe en laine noire sur ma peau pour ne pas attraper froid. J'ai toujours été sensible de la gorge, je ne dois pas tomber malade, il ne manquerait plus que ça. Le ciel est maussade et les nuages recouvrent toute une partie de l'azur. Il est semblable à mon état d'esprit : désespéré…

J'accélère le pas, j'ai l'impression que quelqu'un me talonne. Je rentre dans mon véhicule. Ma Hyundai grise est garée au sous-sol de l'hôpital, sur le parking privatisé. L'odeur

typique du souterrain, avec les gaz des pots d'échappements et d'essence, emplit mes narines. J'ai la nausée. Je claque prestement la porte et j'actionne la fermeture centralisée ; je fais cela machinalement depuis que j'ai mon permis : c'est un conseil avisé de mon père. Je regarde dans le rétroviseur… personne.

En m'observant un instant dans le miroir du pare- soleil, je m'aperçois sans surprise que j'ai une sale tête, et ces mots-là raisonnent dans mon crâne.

Mes traits sont tirés, ma peau est jaunâtre, le surmenage se fait durement ressentir. Seules mes joues rosies par le froid égayent momentanément mon visage.

Mes grands yeux verts pétillants ont perdu de leur charme avec le manque de sommeil qui s'est accumulé dernièrement. Mes cheveux de couleur châtain foncé sont très raides. Ils sont coupés en carré plongeant assez court —, je ne peux plus les attacher, mais je peux les retenir derrière mes oreilles ou à l'aide d'une pince. La coiffeuse a insisté pour me faire des mèches cuivrées ; je n'étais pas d'accord au début, et puis finalement, j'en suis assez satisfaite — ça rehausse mon teint et affirme mon regard émeraude.

Je les ai raccourcis juste après le départ de Simon, il adorait les cheveux longs, je les avais gardés ainsi pour lui faire plaisir. Puisqu'il m'avait quittée, pourquoi continuer à lui plaire ? Aller chez le coiffeur fut le premier acte de signature lié à mon indépendance.

Je ne porte aucun maquillage pour aller travailler et cela ne m'avantage guère. Je parais plus vieille. Les cernes violacés sous mes yeux me donnent facilement cinq ans de plus que mon âge véritable. Je grimace à la pensée que, dans trois ans, je passerai la barrière fatidique de la trentaine. J'ai une taille normale pour une femme : 1 mètre 64 et je suis plutôt mince ; je suis attentive à mon alimentation, je fais du sport, j'ai

arrêté de fumer et je ne bois qu'en de rares occasions. J'espère ainsi rallonger mon espérance de vie d'au moins 10 ans. Pour un médecin, c'est la moindre des choses de montrer l'exemple.

Dans le vestiaire, j'ai ôté ma blouse blanche, comme d'habitude mes vêtements sont simples. Je ne m'attache à aucune mode à part celle du confort. Aujourd'hui, je porte un jean serré et un chandail cache-cœur rose pâle. J'ai remplacé mes sabots médicaux pour ma vieille paire de Converse bleu marine. Mon sac à dos en cuir est assez lourd, car j'ai pris du travail pour la maison et il pèse sur mon épaule menue. Je le dépose sur le siège passager. Je monte le volume de la radio et j'amorce la marche arrière.

Mon Dieu, quelle horreur ! Je freine brusquement et sors précipitamment de mon véhicule en arrachant une partie de mon écharpe coincée dans la ceinture de sécurité.

— Madame, vous allez bien ? me demande une jeune femme accompagnée d'une fillette de huit ans environ qui traversaient sur le passage piéton.

— Moi oui, mais…

Je me précipite à l'arrière.

— Rien… Vous n'avez pas vu quelqu'un derrière ma voiture ? Un jeune homme brun, les cheveux légèrement ondulés ?

Elles me fixent un instant, m'épient du regard. La mère lève un de ses sourcils et me répond étonnée :

— Non, il n'y avait personne… Vous êtes sûre, vous allez bien ?

— Mais si, je l'ai vu dans mon rétroviseur, il était là… J'ai failli le percuter avec ma voiture.

Elles me regardent, ou plutôt elles me dévisagent, bizarrement ; je sens leur jugement profondément incrédule se poser sur moi. Je remonte dans le véhicule, elles accélèrent le pas, on dirait que je leur fais peur.

Mal à l'aise, je reprends place sur le siège conducteur, j'ai vraiment trop travaillé ces derniers mois. Tandis que j'actionne le contact, le son de la radio se déclenche au maximum. Je baisse le volume. Mes mains tremblent, je les passe sur mon visage. Je respire profondément, j'ai franchement eu une sale journée. 48 heures, sans interruption, il est temps de rentrer pour décompresser et me reposer.

Je souris en pensant à ce soir et à mes amies qui viennent fêter mon diplôme. J'ai invité aussi Amanda, la copine de mon frère Zachary. Cela fait une éternité que nous n'avons pas été réunies. Il faut juste que je largue les neurones « boulot ». J'entame une nouvelle marche arrière. Un dernier coup d'œil sur le rétroviseur…

Je me décompose : sur la banquette arrière, assis, droit comme un « i », un jeune homme brun, celui que j'ai cru renverser. Il est muet, ses yeux bleu clair vides et éteints plongent dans les miens, et pourtant il ne semble pas me voir.

Je n'ai plus aucune emprise sur mes émotions, mon cœur cesse de battre…

ELODIE LOISEL

Élodie Loisel est née le 24 août 1984 à Montélimar (France).
Cinéaste de formation, elle obtient son diplôme avec mention à l'ARFIS, école de cinéma. Elle écrit, produit et réalise une série TV avec la comédienne Marthe Villalonga, qui reçoit le prix de la SACD au festival des séries d'Aix les Bains et l'aide à l'écriture pour l'innovation du comité de lecture du CNC.

Son premier succès littéraire est la série jeunesse « Le secret des druides », publiée par Punchlines Éditions. Grâce à cette série, elle a remporté le prix littéraire La Plume en 2015, et les deux premiers tomes sont devenus des best-sellers au Québec, avec une traduction en chinois.
Elle a également publié deux thrillers : « Les yeux du vide » en 2016, qui a atteint la 10ème place au palmarès Québec Loisirs, et « Henri Heller – Un hiver maudit » en 2022, tous deux publiés par Punchlines Éditions. L'action de ses thrillers se déroule au Canada, où elle a vécu pendant deux ans à Montréal.

Son talent pour l'écriture de Chick lit jeunesse a également été reconnu avec la publication de la série « Lola Rock ». Les droits d'auteur de cette série ont été rachetés par Punchlines Éditions et City Éditions (France), et les trois premiers tomes sont déjà disponibles.

Son dernier livre, « THE LAST GAME », est un roman tête bêche publié en 2021 chez Punchlines Éditions. Les droits ont été rachetés par Glénat Québec, ce qui témoigne de l'engouement pour son travail. Elle prépare également la sortie de son nouveau livre jeunesse intitulé « Zoé Rock », qui sera publié chez Glénat en novembre 2022.

Avec ses nombreux succès littéraires et son talent pour l'écriture, Elodie Loisel est une auteure à suivre de près dans le paysage littéraire français et québécois.

PUNCHLINES EDITIONS

www.punchlineseditions.fr
contact@punchlineseditions.fr